

Robert J. Brym et Bonnie J. Fox, *From Culture to Power: The Sociology of English Canada*, Toronto, Oxford, 1989, 222 p.

Stephen Schecter

---

Ethnicité et nationalismes. Nouveaux regards  
Number 20, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002201ar>  
DOI: <https://doi.org/10.7202/1002201ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)  
1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Schecter, S. (1993). Review of [Robert J. Brym et Bonnie J. Fox, *From Culture to Power: The Sociology of English Canada*, Toronto, Oxford, 1989, 222 p.] *Cahiers de recherche sociologique*, (20), 233–237. <https://doi.org/10.7202/1002201ar>

Une question encore. Prenons le cas de la réponse de l'élève aux attentes positives ou négatives du maître. Des milliers d'études l'ont confirmée. Nous avons là une sorte de loi psychosociologique. Dira-t-on que les élèves ont de bonnes raisons? Ou alors qu'ils n'ont pas de bonnes raisons mais qu'ils réagissent quand même tous de la même manière? Mais, au bout du compte, peu importe que l'on nomme certaines de nos inclinations psychiques rationnelles ou irrationnelles, la seule chose indispensable est la vérification de régularités intentionnelles ou motivationnelles. La psychologie et la psychosociologie ont certainement beaucoup de choses à nous apprendre, ne serait-ce que dans leurs efforts pour reconstruire la pensée naturelle, l'explication quotidienne. Un ou deux chapitres du *Traité* auraient pu être consacrés à ces matières.

Évidemment, l'inévitable recours aux types idéaux, s'il se fait sur des bases psychosociales incertaines, pourrait multiplier les *a priori* de départ en les projetant au niveau macro-sociologique. Le risque serait alors de voir réapparaître par la grande porte des fantômes immanents agrégatifs peut être tout aussi néfastes que ceux que l'on s'était appliqué à jeter par la fenêtre.

D'autres questions encore mériteraient d'être posées: sur la notion d'interaction, sur l'interprétation de Durkheim et Weber, sur le statut de la connaissance scientifique en rapport avec ce qu'on pourrait appeler un nominalisme rationaliste; mais j'ai déjà débordé l'espace réservé à un compte rendu.

Partout les sciences cognitives se développent avec une étonnante vitalité. Le *Traité* dirigé par R. Boudon fait écho à ces tendances, en démontrant la fécondité d'un interactionnisme cognitif. La notion de rationalité subjective n'a pas encore livré toutes ses potentialités. Est-elle "une bombe installée dans les sciences humaines"? Pour ouvrir une brèche vers la complexité?

André PETITAT  
Département de sociologie  
Université du Québec à Montréal

Robert J. Brym et Bonnie J. Fox, *From Culture to Power: The Sociology of English Canada*, Toronto, Oxford, 1989, 222 p.

Ce livre est un excellent survol de la sociologie du Canada anglais. Après une brève introduction qui situe son développement dans la tradition sociologique classique et souligne l'émergence relativement tardive de cette discipline au Canada anglais, les auteurs procèdent à l'analyse de quatre domaines: le développement économique, le comportement politique, la stratification sociale et la réflexion féministe. Pour chacun de ces domaines, ils montrent que la sociologie

canadienne-anglaise est peu à peu passée d'une interprétation culturelle à une interprétation structurelle de la réalité canadienne.

À propos du développement économique, Brym souligne que la première vague de sociologues canadiens-anglais, notamment Lipset, Porter et Clark, a analysé la société canadienne en tenant pour acquis que les Canadiens étaient moins entreprenant en affaires, mais plus collectivistes que les Américains. La faiblesse du développement économique se trouvait ainsi expliqué par le système de valeurs. Des études ont cependant démontré que le niveau de vie canadien ne connaît pas un très grand écart par rapport à celui des États-Unis, que les valeurs des Canadiens ne sont pas moins favorables à l'initiative et à la réussite et que les variations dans les taux de croissance des régions canadiennes ne peuvent être comprises qu'en termes culturels. D'où le recours à la notion de dépendance. En effet, bon nombre de sociologues canadiens expliquent le caractère inégal du développement économique canadien par le contrôle étranger, surtout pas les États-Unis. La thèse de Naylor sur le rôle de la classe capitaliste indigène enracinée dans le secteur financier, mais peu intéressée au développement industriel l'illustre. Cette thèse a cependant été remise en cause dans les années 1970 par ceux qui ont souligné l'importance de la contribution de la classe capitaliste canadienne à l'industrialisation du pays et les liens grandissants entre les secteurs industriel et financier de cette classe (Carroll, Fox, Ornstein, Niosi, Moore, Wells, entre autres). Les désaccords viennent maintenant davantage de la perspective structuraliste. Ainsi, Laxer explique le développement canadien en termes de structure de classes, et surtout par la faiblesse historique de la classe agraire, classe qui par ailleurs favorisait le développement par ses revendications économiques.

En ce qui concerne le comportement politique, l'auteur soutient que l'objet de prédilection des études politiques canadiennes semble avoir été les mouvements de protestation: CCF-NPD, crédit social, etc. Là aussi la première synthèse théorique était d'ordre culturel. Le Canada, a-t-on dit, diffère des États-Unis par la composante *Tory* de sa culture politique, élément nécessaire à un composant ouvrier de type social-démocrate. Mais cette thèse, notamment avancée par Horowitz et Lipset, a succombé devant les critiques de Macpherson, Pinard et d'autres, indiquant que les rapports de force, surtout entre classes, dont le système électoral fait partie, sont beaucoup plus responsables de l'émergence et de la variété des mouvements de protestation et des tiers partis.

La conscience de classe manifestée politiquement au Canada est donc aussi un objet de débat entre culturalistes et structuralistes. Ce qui amène l'auteur à se demander si les thèses structuralistes permettent de mieux saisir le rapport entre les comportements électoraux et la conscience de classe. Après maints raffinements méthodologiques, Brym note que tout ce qu'on peut en dire c'est qu'elle n'est pas moindre qu'aux États Unis et que les votes n'expriment pas le même niveau de conscience de classe que celui mesuré par les sondages sur des questions politiques ou qu'indiquent les journées de grèves, beaucoup plus nombreuses que ce que les votes pour les partis conservateurs laissent présager. Brym en conclut que le

comportement électoral doit être interprété à partir de la capacité des classes dominantes à le structurer. Cette perspective l'amène par la suite à discuter des approches adoptées dans l'étude de l'État: d'abord le pluralisme américain, ensuite l'instrumentalisme proche de Miliband et enfin le structuralisme à la Poulantzas. Selon l'approche structuraliste, l'État dispose d'une autonomie relative qui reflète politiquement les rapports de classes au sens large du terme. C'est la raison pour laquelle la possibilité que surgisse au Canada un conflit de classes plus politisé demeure. Brym avance que ce pourrait être une conséquence de l'accord de libre-échange; cependant il souligne que les diverses approches structuralistes n'ont pas encore formulé une synthèse permettant de comprendre le faible degré des conflits de classe.

Au sujet de la stratification, Brym fait remarquer qu'on a eu tendance à mesurer la structure sociale canadienne à l'aune de celle des États-Unis et à affirmer qu'elle était plus rigide. Diverses études n'ont pourtant trouvé aucune différence entre le Canada et les autres pays industrialisés en ce qui concerne la mobilité sociale. Sur le plan des valeurs, les Canadiens semblent autant intéressés par la réussite que les Américains. Et, lorsque l'occupation et l'éducation servent d'indices pour évaluer l'origine sociale, la société canadienne se révèle plus ouverte que ce qu'avait soutenu Porter dans les années soixante. Au fur et à mesure que les sociologues canadiens-anglais ont remplacé ce modèle de "*status-attainment*" par une explication de la stratification en termes structurels, une interprétation de type néo-marxiste s'est imposée, notamment dans les travaux d'Ornstein pour qui des facteurs comme le sexe, la classe et la structure du marché de travail expliquent mieux la division sociale. Là non plus on ne comprend pas exactement la nature du facteur "classe sociale" et comment il opère dans le contexte contemporain. Brym maintient que l'approche structuraliste a le mérite de cerner davantage les frontières entre les classes. Mais là aussi on ne sait pas si ce genre d'approche résout le débat entre Porter et Clement au sujet de l'existence d'une classe dominante.

Les mêmes interrogations traversent le débat sur la stratification et l'ethnicité. La thèse de Porter sur la mosaïque canadienne a vite battu en retraite devant les études démontrant que les expériences canadiennes et américaines se ressemblent sur plusieurs points, entre autres en ce qui concerne les liens entre l'immigration, les besoins du marché de travail, la succession des politiques d'assimilation et de reconnaissance du pluralisme culturel après 1945, l'intolérance et le statut socio-professionnel des individus des différents groupes ethniques. Cependant, citant surtout les travaux de Breton, Brym conclut que le Canada se distingue des États-Unis par la gamme des institutions autour desquelles s'articulent les communautés ethniques, ce qui explique que les conflits engendrés par l'inégalité ethnique soient aussitôt élevés au niveau organisationnel.

Le chapitre écrit par Fox concernant les défis auxquels fait face la réflexion féministe suit en gros la même logique que ceux rédigés par Brym. L'auteure commence en soulignant les questions que cette réflexion pose non seulement aux

différents champs de la discipline sociologique, notamment celui de la stratification, mais à la discipline elle-même, y compris dans sa variante critique, marxiste, structurelle, parce que la division sexuelle traverse l'ensemble de la société. Selon Fox, la critique féministe montre que le modèle "*status-attainment*" est insuffisant pour expliquer la position socio-professionnelle différente des femmes, et ceci au-delà de l'écart entre les revenus selon le sexe. L'ensemble du procès de ségrégation sociale sur la base du sexe régit non seulement le marché de travail, mais la vie entière des hommes et des femmes: socialisation, attentions, carrières, structure familiale, pratiques syndicales, etc. Elle ajoute que la perspective féministe attire l'attention sur des aspects longtemps négligés dans les études sur les classes dominantes, surtout sur le rôle crucial des femmes dans la création et le maintien des liens sociaux indispensables à la traduction du pouvoir économique en capital social. Ainsi au Canada, les activités de réforme sociale des femmes membres de la classe supérieure ont été très importantes dans la légitimation du pouvoir de cette classe. Et, dans sa discussion sur les liens entre les rapports de sexes et les rapports de classes au sein du prolétariat, Fox indique que la prolétarianisation a été vécue différemment par les hommes et par les femmes. Pour les hommes, la prolétarianisation des foyers a entraîné les hommes directement dans la dépendance du travail salarié, tandis que la dépendance des femmes est venue après la perte des moyens de production domestique qui a accompagné la transformation de l'espace urbain et entraîné une dépendance économique envers leurs maris. Elle souligne que l'intégration des femmes au marché de travail a cependant diminué cette dépendance et conclut en faisant remarquer que la compréhension du rapport entre classes sociales et sexes exige une reconceptualisation du premier concept et que l'approche structurelle garde son importance. Le reste de l'essai de Fox met en rapport la position sociale des femmes et le développement particulier de la société canadienne, ce qui rejoint la problématique du début du livre, le caractère particulier du développement canadien, et l'approche structuraliste met tout l'emphase sur les forces internes à la société canadienne.

Dans son ensemble, ce livre montre que l'approche structuraliste d'inspiration néo-marxiste se trouve dans une impasse. Impasse, bien sûr, qui n'est pas particulière à la sociologie canadienne-anglaise. Le mérite de ce livre, c'est d'avoir bien décrit, par rapport au contexte canadien, le trajet effectué par la sociologie du culturalisme néo-weberien des années cinquante et soixante au structuralisme néo-marxiste et féministe des années soixante-dix et quatre-vingt. On reste cependant avec l'impression que l'approche structuraliste ne répond pas suffisamment aux processus contradictoires auxquels les sociétés d'aujourd'hui font face.

Dans l'introduction un des auteurs précise que le livre ne traite pas de la sociologie québécoise, en partie parce que des sociologues canadiens-anglais et québécois adhèrent à des traditions intellectuelles distinctes, en plus de parler des langues différentes et d'appartenir à des réseaux différents. Mais une brève réflexion sur la trajectoire de la sociologie québécoise indique que les changements de paradigme ont suivi une évolution similaire, entre autres sous l'impulsion des

thèmes et des processus de la modernisation, de la dépendance et des classes sociales marqués par la Révolution tranquille et ce qui suivit. Il serait intéressant à cet égard de lire ce livre sur la sociologie du Canada anglais en contrepoint de *Continuité et rupture: les sciences sociales au Québec*<sup>1</sup>. Peut-être nos deux solitudes deviendraient moins solitaires. Peut-être verrait-on aussi que l'impasse de la discipline est commune et qu'on peut trouver des pistes de sortie des deux côtés de l'Outaouais. Je pense à la discussion que Brym tient dans ce livre sur l'ethnicité et la stratification et à la théorisation de Laurin-Frenette<sup>2</sup> et de Juteau et Laurin<sup>3</sup> sur les rapports de sexes et les rapports de classes. Cela dit, ce petit volume, succinct, lisible et plein de bonnes références, de discussions théoriques intéressantes et de données empiriques pertinentes est un bon départ.

Stephen SCHECTER  
Département de sociologie  
Université du Québec à Montréal

Nadia Khouri (dir.), *Discours et mythes de l'ethnicité*, Montréal, ACFAS, 1992, 231 p.

"Racisme, ethnicité, nation", revue *Sociologie et sociétés*, vol. 24, no 2, Automne 1992, 207 p.

Gérard Daigle et Guy Rocher (dir.), *Le Québec en jeu*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1992, 811 p.

François Rocher (dir.), *Bilan québécois du fédéralisme canadien*, Montréal, VLB, coll. Études québécoises, 1992, 405 p.

Le livre édité sous la direction de Nadia Khouri réunit des essais présentés au colloque *Discours et mythes de l'ethnicité* organisé par le Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes (CIADEST) et l'Association canadienne de sémiotique dans le cadre du cinquante-neuvième congrès de l'ACFAS tenu à l'Université de Sherbrooke en mai 1991.

<sup>1</sup> G. Rocher, D. Szabo et al. (dir.), *Continuité et rupture: les sciences sociales au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984.

<sup>2</sup> N. Laurin-Frenette, "Quelques éléments théoriques et historiques pour une analyse de la relation entre le mouvement des femmes et l'État", dans Y. Cohen (dir.), *Femmes et politique*, Montréal, le Jour, 1981.

<sup>3</sup> D. Juteau et N. Laurin, "L'évolution des formes de l'appropriation des femmes: des religieuses aux 'mères porteuses'", *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 25, no 2, 1988.